

LA TIGRESSE des FLANDRES.

EPISODE DE LA DOMINATION ESPAGNOLE
DANS LES PAYS-BAS.

PREMIERE PARTIE.

1. — Les Victimes.

Vers la fin du mois de mai de l'année 1573, trois personnes étaient réunies dans une vaste pièce de l'hôtel de Sterbeck, l'un des plus vieux et des plus somptueux bâtiments de la place Verte à Anvers; toutes trois semblaient courbées sous le coup d'un immense désespoir. Ces personnes étaient la duchesse de Sterbeck, Noémie, sa fille, et le comte Popoli, fiancé de Noémie.

La cause du désespoir qui les tenait muettes et immobiles en face l'un de l'autre, c'était la condamnation à mort des deux frères de Noémie, dont l'exécution devait avoir lieu le lendemain.

A la nouvelle de leur arrestation, la malheureuse mère avait pris aussitôt le chemin de Bruxelles, et était allée se jeter aux genoux du duc d'Albe, demandant avec des pleurs et des cris d'angoisse la vie de ses enfants, dont la jeunesse eût trouvé grâce aux yeux de tout autre homme, car l'aîné avait vingt ans et l'autre dix-sept à peine.

Mais le duc d'Albe, qui voyait les révoltes se succéder plus fréquentes et plus redoutables que jamais en face des échafauds, du haut desquels il avait cru les écraser; le duc d'Albe, qui se sentait envahi lui-même sous les flots de sang qu'il avait répandus et entrevoyait déjà la rage dans le cœur, la nécessité d'abdiquer bientôt peut-être cette toute-puissance restée stérile entre ses mains; le duc d'Albe, plus dur et plus inflexible que l'acier de son épée, vit la pauvre mère se rouler à ses pieds et s'arracher les cheveux comme une insensée, et pas une fibre ne s'émut dans ce cœur de granit; et, comme il redoutait l'effet d'un pareil désespoir sur une ville où tous les esprits étaient en fermentation, il envoya l'ordre au gouverneur d'Anvers et au chef du conseil des Troubles d'avancer de quelques jours l'exécution des deux frères.

Agée de soixante ans environ, grande et maigre, d'une distinction remarquable dans toute sa personne, la duchesse de Sterbeck, avec sa figure longue et pâle, ses yeux bleus et calmes, son abondante chevelure, qui, noire encore la veille, du coup qui l'avait si cruellement frappée, blanchissait pour ainsi dire à vue d'œil, la duchesse de Sterbeck offrait le type de la grandeur la plus imposante, unie à la bonté la plus parfaite.

Noémie, blonde, avec les yeux bleus et le doux regard de sa mère, tirait son plus grand charme d'une expression de mélancolie dont il était impossible de n'être pas touché. Ce trait caractéristique se retrouvait partout : dans le timbre musical de sa voix, dans la lenteur harmonieuse de son geste, dans la gracieuse nonchalance de sa pose et de sa démarche. Aussi, beaucoup de jeunes gens, appartenant aux premières familles de la Flandre, avaient-ils demandé sa main avant qu'elle n'eût atteint sa seizième année.

Mais la jeune fille, laissée entièrement maîtresse de son choix et résolue à ne prendre pour époux que l'homme

vers lequel son cœur se sentirait en trainé, avait refusé tous les partis, jusqu'au jour où le comte Popoli s'était mis à son tour sur les rangs.

Depuis longtemps déjà elle éprouvait une vive sympathie pour l'Italien, qu'elle avait rencontré dans plusieurs fêtes. Ce fut donc avec une joie profonde, quoique discrètement dissimulée, qu'elle l'accueillit et lui permit d'aspirer à sa main.

Les avantages du comte Popoli justifiaient au plus haut point la préférence de Noémie; d'une taille moyenne, pleine d'élégance et de souplesse, il réunissait à peu près toutes les distinctions du type italien, un profil qui tenait de l'antique, animé par une teinte d'un brun ardent, encadré par une chevelure noire naturellement bouclée, illuminé par un regard où éclataient à la fois l'intelligence et la passion. Quelque chose de doux et d'insinuant dans l'expression trahissait le Napolitain et laissait à l'esprit quelques doutes sur la franchise et l'élevation du caractère; mais cette nuance était peu sensible et il allait observer le comte bien attentivement pour la saisir.

La duchesse de Sterbeck n'avait eu sur le Popoli et sur sa famille, d'autres renseignements que ceux qu'il lui avait donnés lui-même; mais la sœur de celui-ci avait épousé le comte de Ristaël, qui portant un des plus beaux noms de la Flandre, et connu par sa poétique susceptibilité touchant la conformité des alliances, offrait par son choix même la meilleure des garanties.

Ulcerée par le malheur, éclairée par de douloureuses expériences, la duchesse avait exprimé un si haut la crainte de voir le comte se retirer d'une famille désormais signalée à la haine et à la persécution des Espagnols. Mais Noémie, repoussant avec énergie un soupçon qui outrageait si vivement le caractère de l'homme qu'elle avait jugé digne de son amour, répondit de son dévouement et eut la joie de voir justifier toutes les espérances qu'elle avait fondées sur lui. Non-seulement il revint plus assidûment à partir du jour où les deux frères de Noémie furent arrêtés, mais il supplia la duchesse de hâter son mariage pour donner à sa famille un chef dont l'appui, dans la situation critique où elle se trouvait, allait leur devenir indispensable.

« Reprenez courage, madame la duchesse, dit le comte après un long silence interrompu, de temps à autre, par un soupir ou un sanglot tout espoir n'est pas encore perdu. Je vous l'ai dit, ma sœur, la comtesse Ristaël, voit fréquemment la fille de don Gonzalvo Rivarès, chef du conseil des Troubles, la senora Cornelia lui témoigne une vive amitié, et grâce à l'absence du gouverneur, don Gonzalvo étant maître de fixer à son gré le jour de l'exécution, nous pouvons espérer un sursis pendant lequel une demande en grâce parviendra au roi d'Espagne.

— Hélas ! répondit la duchesse, si le caractère de cette senora Cornelia est tel qu'on la dépeint, autant vaudrait tenter de fléchir le bourreau lui-même.

— Je sais qu'on lui attribue le redoublement des rigueurs qui pèsent sur Anvers, depuis que son père y préside le conseil des Troubles; mais, malgré l'austérité sauvage de sa foi religieuse, je ne saurais admettre une telle barbarie dans un cœur de jeune fille, et je ne doute pas qu'à la sollicitation de ma sœur, elle ne fasse tous ses efforts pour sauver vos deux enfants.

— Allez donc trouver sans retard la comtesse de Ristaël, comte Popoli, et que le ciel vous seconde ! dit la duchesse en soupirant; mais je ne sens rien battre dans l'immense vide de mon cœur, et une voix funèbre me dit que rien au monde ne pourra les sauver.

— Et moi, j'espère ! dit l'Italien en se dirigeant vers la porte.

La duchesse resta immobile comme pétrifiée dans son fauteuil.

Noémie reconduisit le comte jusqu'à la porte qui ouvrait sur le jardin, toutes les portes et fenêtres qui donnaient sur la place étant fermées depuis trois jours.

« Mon ami, mon cher Paolo, lui dit-elle, vous savez à quel point je vous aime; eh bien ! sauvez mes frères, sauvez ma mère qui ne leur survivrait pas, et il me semble que mon amour pourra s'accroître encore. Vous êtes jeune, brave, dévoué, quels obstacles ne pourriez-vous pas vaincre ? Vous réussirez, j'en ai le pressentiment; et alors, oh ! alors, quel bonheur, quel ravissement succéderont aux angoisses qui nous tuent aujourd'hui ? Allez; à bientôt, n'est-ce pas ?

— Je me rends directement chez la senora Cornelia; car le temps est précieux, dit le comte, et si je puis lui parler, peut-être serais-je ici avant une heure. Adieu, chère Noémie, comptez sur mon dévouement !

Noémie lui jeta un regard plein de tendresse à travers ses larmes, puis elle revint s'asseoir près de sa mère, se sentant au cœur comme un rayonnement d'espoir.

« Nous les sauverons, ma mère, dit-elle en portant tendrement à ses lèvres la main de la duchesse; le comte va parler de nous à cette jeune fille; il va lui peindre notre désespoir et il est impossible qu'elle y reste insensible.

— Tout est possible, excepté le salut de mes enfants; voilà ce que me répond mon cœur quand je l'interroge, dit la duchesse sans relever la tête, et pourtant j'ai tout tenté; à cette heure même, six cents hommes, six cents cours intrépides, organisent dans l'ombre un complot pour les sauver. Ils sont tous fort braves, tous déterminés à mourir; ils ont pour chef un Français, un gentilhomme digne de les commander, dont l'adresse et l'énergie sont sans égales; mais que pourront-ils contre l'arrêt du destin ?

Pendant ce temps, le comte Popoli se présentait chez le président du conseil des Troubles, et demandait à parler à la senora Cornelia. Il lui fut répondu qu'elle assistait avec son père à une délibération du conseil, et qu'il ne pourrait la voir avant deux heures. L'Italien demanda alors de quoi écrire, et, dans quelques lignes rapidement tracées, il supplia la jeune fille de vouloir bien lui accorder une audience. Puis il s'en fut chez le comte de Ristaël, où nous allons le précéder.

II. — La comtesse Régina.

La comtesse Régina de Ristaël était accoudée au balcon d'une élégante maison, un de ces bâtiments sans style déterminé, mais d'un caractère plein de pittoresque, comme on en rencontre encore à chaque pas en Belgique, et dans lesquels se trahit l'influence du génie espagnol.

Dans tout l'épanouissement de la jeunesse, car elle paraissait avoir vingt ans à peine, Régina était belle, mais le caractère dominant de sa beauté était l'étrangeté. Le premier sentiment qu'on éprouvait en la voyant tenait autant de la surprise que de l'admiration; la première pensée qu'elle inspirait était

le désir de pénétrer la nature pleine de caprices et de contradictions, que trahissait à la fois cette tête ardente et riieuse, ce regard brillant de jeunesse et de passion, ce beau front où siégeait ensemble la noblesse et la ruse, la frivolité et l'exaltation, la raillerie et la foi.

Sa peau brune avait le poli et les tons lumineux du bronze florentin, chaque ligne de son visage, ciselée avec une délicatesse et un fini exquis, exprimait une pensée ou un sentiment. Elle avait des poses, des façons, des airs de tête dont la grâce et la liberté tenaient à la fois de la princesse et de la courtisane, et le mélange de ces deux types se remarquait encore dans sa mise, dont la richesse égalait l'originalité et le sans-façon.

Elle était presque entièrement couchée sur des coussins de velours rouge empilés l'un sur l'autre, le coude posé sur la balustrade du balcon, le menton plongé dans la paume de la main. Sa tête, coiffée d'une espèce de résille rouge d'or, dont les glands massifs retombaient de chaque côté du visage, éclairée par un reflet de soleil couchant, dont la lumière faisait resplendir son teint d'or pâle; cette tête avait quelque chose de l'immobilité granitique, et de la fixité mystérieuse des sphynx babyloniens. Une curiosité ardente, profonde, concentrée, étincelait dans son œil noir et donnait à ses traits une exubérance de vie intime dont l'effet était merveilleux et le charme irrésistible.

Elle était si complètement absorbée qu'elle n'entendit pas entrer son frère, qui s'arrêta un instant sur le seuil à la considérer d'un air soucieux, puis s'avança jusqu'à elle, et, la voyant toujours immobile, lui toucha doucement l'épaule pour lui faire savoir qu'elle n'était pas seule.

Régina tourna lentement la tête.

« Ah ! c'est vous, comte, dit-elle en reprenant sa première position.

— C'est moi qui vient vous demander un service, Régina.

— Votre demande ne pouvait arriver plus mal à propos, car vous venez de chasser le plus beau rêve... Mais, n'importe, voyons de quoi il s'agit !

(A continuer.)

* * On a souvent et beaucoup ri de la censure française, plus connue sous le gracieux pseudonyme d'Anastase; mais la censure russe nous paraît plus réjouissante encore.

Voici un fait assez éloquent.

Un auteur dramatique de Saint-Petersbourg avait envoyé un manuscrit aux censeurs qui le lui renvoyèrent avec une série d'annotations marginales parmi lesquelles celles-ci qui étaient placées en regard d'une scène où un personnage se disposant à dîner, commandait un bifteck : « Quand la pièce sera jouée un jour maigre, on aura soin de remplacer le bifteck par un plat de poisson. »

Pas de commentaires !

* * Un jeune homme invite une demoiselle à danser.

— Demander à ma mère, répond celle-ci d'un air pudibond.

La permission est accordée.

Pendant le quadrille, où la demoiselle se montre pleine de laisser-aller à tous égards :

— Venez-vous demain avec moi à la pêche aux crevettes ? dit-elle à son cavalier.

Le jeune homme baissant les yeux à son tour :

— Demandez à mon père !

REPRODUCTIONS.

LE MEDECIN

—DU—

PETIT PAUL.

Presque chaque jour meurent, dans les hôpitaux, des médecins, des internes, des infirmiers et des Sœurs, victimes des soins qu'ils donnent aux nombreux malades atteints d'augines contagieuses. Les journaux insèrent leur nom, et c'est tout : il en meurt même dont on ne parle pas.

Le récit suivant apprendra peut-être au public ce qu'on doit aux médecins dévoués, et nous souhaitons surtout qu'il émouve assez ces derniers pour qu'ils prennent enfin les indispensables précautions qu'ils négligent la plupart du temps, précautions qui seules peuvent sauver d'une mort certaine.

Le médecin du petit Paul se réveilla en sursaut vers minuit en proie à un horrible cauchemar.

L'hallucination avait une telle intensité qu'il se dressa sur son séant, et, de ses yeux agrandis par l'effroi, sonda l'obscurité pour voir si bien réellement l'odieuse scène n'avait pas lieu.

Un vague et triste rayon de lune filtrait dans l'entrebailllement des rideaux, et, au loin on entendait hurler plaintivement un chien dans la campagne, tandis que les arbres de la forêt voisine gémissaient sous les coups de vent.

Mais dans la chambre, rien. Il se pencha du côté de la pièce voisine et il perçut un bruit léger, puis un soupir et enfin, comme la porte n'était pas fermée, le son régulier et doux d'une respiration normale : c'était sa jeune femme qui couchait dans cette chambre, sa jeune femme autour de laquelle gravitait maintenant toute son existence.

Une seconde avait suffi pour que le docteur eût reconnu qu'il sortait d'un rêve, mais le rêve avait été si horrible qu'il l'obsédait, ce qui s'expliquera lorsqu'on saura que cette obsession venait des impressions poignantes de la journée.

Une douleur qu'il ressentait à l'index et au médius de la main gauche portant tous deux des traces de cautérisation d'un noir intense, une cuisson chaude à la lèvre inférieure accompagnée d'une légère élevation lui rappelaient naturellement la dramatique scène de la veille.

* *

Voici en effet ce qui s'était passé :

— Au petit jour un grand coup de sonnette, de ces coups qui font tressaillir le médecin, l'avait éveillé en sursaut ; on venait le chercher pour l'enfant de M. L..., le petit Paul.

Le docteur s'était levé, habillé rapidement, puis était parti visiblement préoccupé, mais de l'allure d'un homme décidé à faire face intrépidement et frivolement aux plus graves complications.

La maison de monsieur L..., était dans les bois, à gauche d'un château en ruines. Une vieille grille en fer toute démantelée et où manquaient les portes, par une ouverture béante, indiquait l'ancienne avenue devenue chemin public. Le docteur s'y engagea jusqu'aux grands bâtiments dont les ouvertures sans châssis ressemblaient à des orbites vides sans pupilles.

Lorsqu'il fut devant les ruines, un vol de noire corbeaux passe au-dessus, il y en avait seize, un bon chiffre. Et ils allaient de gauche à droite, un bon

signe encore, c'était ce qu'on appelle de favorables auspices, mais le docteur prévoyait le contraire de ce que disait en science augurale le vol de corbeaux.

Comme il tournait à gauche vers la maison L..., un jeune garçon, hâlé comme un lièvre, accourait au devant de lui pour le prier d'arriver en hâte, il avait les yeux très noirs, sur la tête un chapeau en entonnoir à bords tout déchiquetés ; sur sa poitrine maigre et terreuse, s'ouvrait à tous les vents une grosse chemise rapiécée et sur son épaule droite, une seule bretelle coupait le torse en sautoir pour retenir le pantalon effiloqué. Ce petit misérable avait quelque chose de plus lugubre que les corbeaux.

Au bas de l'escalier de la chambre du petit malade, le docteur trouva la jeune mère.

Elle était grande, brune, droite et bien prise, des cheveux châtain foncé coiffés en arrière, retombaient en boucles noires sur ses épaules, et de grands yeux bruns, laissant deviner une nature énergique et passionnée, éclairaient un front large tandis que la bouche aux lèvres un peu épaisses indiquait une femme aimante et bonne, toute pleine d'une intense maternité. Mais ce matin-là elle était pâle, défaite — depuis plusieurs nuits elle ne quittait pas le chevet de son enfant.

— Ça ne va pas du tout, docteur. Si vous saviez depuis hier quel changement !.....

Elle disait cela en apparence tranquillement, mais sa voix et son visage avaient je ne sais quoi de défendu, de profond qui laissait deviner un abîme.

Elle ajouta que l'enfant avait pris toute la potion, mais que cela n'avait produit aucun effet.

Le docteur fronça le sourcil et serra les lèvres. C'est avec anxiété qu'il se hâta de monter auprès du lit du petit Paul.

Le père, la figure défaite, les yeux enfoncés et cerclés de noir, le corps et les membres brisés par l'insomnie, impuissant, désespéré, silencieux, morne, était affaissé sur une chaise regardant l'enfant.

Presque pas de meubles dans cette chambre, car la maison de campagne était neuve et la maladie avait saisi l'enfant pendant l'installation de sorte que, à part la cheminée couverte de fioles de pharmacie coiffées de chapeaux verts ou orangés, à part une grosse malle entre deux fenêtres et deux chaises errant au hasard, on ne voyait que le petit Paul qui se mourait dans le grand lit de ses parents, où on le mettait depuis qu'il était très mal.

Il y avait à peine une douzaine de jours, c'était un beau garçonnnet de quatre ans, l'orgueil et la joie de sa mère. Il en avait les grands yeux bruns intelligents et les lèvres un peu grosses et saillantes, qui vont d'ailleurs si bien aux petites bouches des enfants et font sonner de si bons baisers.

Avec ses cheveux châtain coupés à la Titus, sa physionomie sérieuse et quelque chose de primesautier dans le caractère, il jouait déjà au petit homme et faisait céder sa mère — un peu faible vis-à-vis de lui, comme toutes les mères qui ont un fils.

Quel changement en effet depuis la veille, et cependant la veille il avait été bien mal, si mal que la pauvre mère qui jusqu'alors avait paru se dominer, n'avait pu s'empêcher d'éclater en sanglots et de pousser des cris de désespoir.

Le docteur avait eu toutes les peines du monde à la calmer.

Le père avait fait entendre qu'il dé-

sirait que le médecin traitant eût une consultation avec leur médecin de Paris, justement un ancien interne d'un hôpital d'enfants.

Notre docteur, bien que son diagnostic fût bien établi, bien positif et son traitement complet et énergique, accepta de grand cœur. Cela dégageait sa responsabilité et pouvait prolonger et relever l'espoir des parents.

Et puis, qui sait ? Peut-être le médecin consultant ouvrirait-il une nouvelle voie.

Enfin il fallait bien tenter d'autres efforts, on ne pouvait rester les bras croisés devant ce pauvre petit être qui se mourait.

La consultation avait eu lieu vers les cinq heures de l'après-midi. Le médecin de Paris n'était encore qu'un jeune praticien, mais il savait son métier, était intelligent et circonspect ; il approuva non pas banalement, mais en donnant ses raisons, le traitement institué par son confrère, trouva que, pour la dureté de la maladie, l'enfant était relativement en bon état. Dans le but, d'ailleurs légitime, de remonter le moral des parents il penchait vers l'optimisme, surtout lorsqu'il avançait que sur cent, l'enfant avait quatre-vingt-six chances de salut.

Le médecin traitant n'aurait pas mieux demandé que de le croire, mais il avait chez lui dans un flacon d'alcool une pellicule blanchâtre, ayant l'apparence de la peau de gant, que l'enfant avait rendue il y avait vingt-quatre heures et qui ne laissait aucun doute sur le danger de cette angine pseudo-membraneuse.

— Il en a rendu, disait-il au médecin consultant, mais il s'en reforme.

Ce dernier ne voulait voir que les symptômes favorables. La seule chose qu'il proposa d'ajouter au traitement ce fut de donner de temps en temps un peu de glace. Cela était conseillé comme pouvant enrayer la formation des fausses membranes. Il n'était nullement d'avis de faire l'opération de la trachéotomie.

Cette consultation avait réveillé une lueur d'espoir chez les parents, mais la nuit avait été très mauvaise et comme l'on avait prévenu la pauvre mère notre docteur trouvait depuis la veille bien du changement.

D'habitude, lorsqu'il reconnaissait le pas et la voix du médecin, le petit Paul se tournait vers la ruelle en faisant semblant de dormir ou en se recroquevillant sous les couvertures afin qu'on ne trouvât le pas, car l'exploration et la cautérisation de sa gorge le faisaient souffrir, bien que le docteur y mit le plus de douceur possible.

Au début on ne pourrait seulement pas lui faire desserrer les dents. Lorsque le docteur voulut cautériser ce fut une lutte cruelle qu'il fallut engager avec le pauvre bébé. Il protestait, il criait, il collait ses petites mains devant ses lèvres.

En vain la mère cherchait-elle à le persuader, en vain le suppliait-elle ; raisonnement et supplications ne servaient à rien.

Le docteur employait un autre système, il ne disait pas une parole il agissait, et il finissait par contraindre l'enfant à ouvrir la bouche en lui serrant le nez, puis il glissait entre les mâchoires un bouchon de liège et avec le pinceau à manche flexible parvenait à introduire la solution caustique.

L'enfant interloqué de ce procédé muet ne tardait pas à se laisser faire.

Lorsque c'était fini, il protestait, il est vrai, mais sa voix était si faible qu'à peine si on l'entendait. Selon l'expression d'un médecin des enfants, excellent observateur de l'horrible

mal, ces petits malades ne peuvent parler que des lèvres. Ils articulent mais n'émettent pas de son.

La pauvre mère tendait l'oreille : Que dis-tu, Paul, interrogeait-elle.

Lui faisant la moue, de ses bonnes grosses lèvres, répétait : Je veux qu'il s'en aille le médecin.

Mais cette fois, le pauvre bébé n'avait pas bougé en entendant le docteur. Malgré deux oreillers, sa tête était renversée en arrière avec effort, le cou saillant, tendu convulsivement formait un sinistre arc de ciel, la peau était tirée de telle sorte qu'on distinguait au travers les saillies des principaux cartilages du larynx. Les narines s'ouvraient avec effort, l'œil sortait de l'orbite, la poitrine bombait violemment. Ce petit corps tout entier tentait désespérément d'élargir les voies aériennes, hélas, sans pouvoir y parvenir. La respiration était de plus en plus pénible sifflante, insuffisante.

Ses deux bras allongés reposaient le long du corps et l'œil de la mère avait déjà remarqué que ses doigts mignons devenaient bleuâtres à leur extrémité — médicalement parlant cyanosés — ce qui indiquait le commencement de l'asphyxie.

C'est un spectacle bien pénible de voir suffoquer une grande personne, mais un jeune enfant, un pauvre bébé comme le petit Paul, étranglé par cette désespérante maladie il n'y a rien de plus atroce :

L'enfant se meurt dans les souffrances épouvantables d'une lente asphyxie, le père et la mère désespérés, affolés, à bout de raisons, vous oient de faire quelque chose, qu'il est impossible de laisser mourir ainsi un enfant bien vivant.

Quelle situation ! Que faire.

Pourquoi le médecin consultant s'opposait-il à la trachéotomie ?

Sans doute il avait donné ses raisons, mais le médecin traitant s'y était rendu avec peine et de temps en temps, ses yeux se portaient sur une canule d'argent qui était là sur la cheminée, neuve et brillante avec ses petites complications de soupape et d'anneaux pour fixer ; c'était la canule de trachéotomie.

Mais lui était-il permis d'assumer sur lui seul cette terrible responsabilité ?

Le docteur auscultait une dernière fois, l'auscultation ne lui révéla rien de nouveau.

Le petit Paul se laissait faire sans un geste, sans un mot de résistance.

Cette petite volonté brisée après des résistances aussi vives que celles du commencement était d'un effet navrant.

L'enfant n'essayait même plus de parler, à peine si des yeux où d'un léger mouvement de tête il pouvait faire connaître qu'il entendait.

Après quelques tentatives infructueuses faites avec une plume huilée pour tenter de provoquer l'expectoration chez le petit malade, le père voulut lui donner un morceau de glace.

Par un effort, l'enfant quitta son oreiller où il s'arc-boutait dans une attitude tétanique, parvint à se maintenir sur son séant et, au moyen d'une cuillère à café on lui glissa entre les lèvres le fragment de glace.

Au premier abord, il parut s'en trouver bien, faisant les mouvements de joues et de lèvres d'un enfant qui laisse fondre un bonbon ; puis, il se pencha en avant et allongea la main vers la cuillère. Était-ce pour la repousser ! était-ce pour redemander de la glace ?

La mère anxieuse avait les yeux rivés aux yeux de son fils.

— En veux-tu encore, Paul ?

Paul ne répondait pas, Paul ne faisait même pas un signe indiquant qu'il entendait.

Le docteur, à son tour, interrogea son regard ; il regardait à vide, et au même instant, les petites mains s'agitèrent lentement et étrangement sur le drap comme pour prendre quelque chose qui n'y était pas ; on eût dit que le pauvre petit cherchait à se raccrocher à la vie ; mais vaincu enfin, il retomba sur l'oreiller. La respiration passait à peine, et l'on entendit, distinctement le bruit sinistre inhérent à cette fatale maladie — bruit de drapeau — que produit l'air en frappant sur les fausses membranes.

— Il est perdu ! fit la mère, droite, impassible, pâle, mais sans verser une larme.

— Perdu ! répéta le père penché avec un morne désespoir au chevet du lit.

Et tous les deux dardèrent leur regard sur l'œil du médecin. Cet œil était calme, froid, ne fuyait ni ne se détournait, et comme s'il avait acquis subitement la dureté brillante mais impénétrable de l'émail, il ne laissait rien deviner ; le visage marmoreux ne disait pas plus que le regard.

Il y eut entre ces trois personnes une minute atroce, pendant laquelle on n'entendit pas autre chose dans la chambre que le terrible bruit de drapeau.

Après que l'opération de trachéotomie eût été écartée la veille, le médecin traitant avait proposé une autre manœuvre moins radicale ; le médecin consultant l'avait encore rejetée cette fois comme trop dangereuse pour l'opérateur.

— Premier danger mortel, l'enfant vous mordra ; second danger mortel, il vous crachera des fausses membranes à la figure, avait-il dit, et il avait encore ajouté : « Un de mes confrères et ami vient d'en mourir, il n'y a pas trois mois, et à chaque instant, dans les journaux vous voyez raconter des cas de ce genre. »

Mais notre docteur ne pouvait décidément pas se résigner à voir mourir ainsi le petit Paul. La manœuvre dont il avait parlé consistait à aller chercher l'orifice de l'épiglotte avec l'index de la main gauche, puis de la droite, faire pénétrer un petit écouvillon dans l'orifice et ramener les fausses membranes.

On a inventé un doigt métallique pour gainer l'index et le préserver des morsures, mais l'on n'en avait pas sous la main, et puis, c'est un peu comme le masque ouaté destiné à protéger le visage : ces précautions n'entrent pas dans les habitudes médicales du praticien français.

Pénétrons derrière l'œil d'émail impassible et froid, et pendant la suprême minute de silence où l'on entend seulement le bruit de drapeau ; nous y verrons se décider un de ces actes d'obscur héroïsme comme en accomplissent tous les jours, sans gloire, sans récompense, loin de toute aide et des perfectionnements de la science, d'humbles médecins de campagne.

Pas d'entraînement, pas d'illusion rien qu'un peu de chaleur concentrée en pensant au devoir à accomplir, et ce devoir était dur, car en songeant que d'autres en étaient morts, le docteur, dans son imagination, vit apparaître subitement la jeune femme et la barcelonnette, la barcelonnette, toute blanche avec sa garniture de piqua dentelé et ses rideaux de mousseline.

line brodés, surmontés d'un joli nœud bien indiquant les espérances et les préférences de la jeune mère pour un garçon.

Roidie dans : douleur, Mme L... ne quittait pas des yeux le docteur comme pour le contraindre, par une sorte d'influence magnétique, à risquer coûte que coûte, une suprême tentative.

Le père, sortant de son affaissement, levait la tête, lui aussi, comme pour dire : Agissez !

Et le petit Paul riait de plus en plus, et l'on entendait de plus en plus le bruit de drapeau.

Toujours pas un mot entre les trois personnes, mais les yeux d'émail fixés sur ceux des parents leur répondirent !

— Je vois bien ce que vous me demandez... vous voulez que j'essaie de rendre la vie à votre enfant, même en exposant la mienne : mais, moi aussi, je vais avoir un enfant... Ma vie, tant que j'ai été seul, je l'ai exposée sans marchander, avec l'entrain d'un insouciant soldat ; mais aujourd'hui j'ai chargé d'âmes, mais aujourd'hui je dois réfléchir en pensant à ma femme et à ce petit être qui va venir ; je n'ai pas de fortune, si je meurs comment vivront ma veuve et mon orphelin ? Eh bien ! si je le sauve, vous ferez comme les autres... quand viendra la convalescence s'en ira la reconnaissant ce.

N'importe, sans laisser échapper une parole, uniquement par conscience, par humanité, par dévouement professionnel, il avait décidé de ne se laisser arrêter par aucun danger.

Pour remplacer le doigt métallique, il enveloppa son index d'un morceau de linge ; ensuite il prit sur la cheminée l'écouvillon, puis un bouchon de liège,

Le père s'était placé derrière le chevet pour maintenir la tête ; la mère était à droite, le médecin était en face penché sur le petit mourant. Il introduisit le bouchon entre les mâchoires l'enfant se laissa ouvrir assez facilement la bouche ; mais une fois le bouchon placé, dans un spasme de suffocation, il écrasa le liège comme une boulette de mie de pain.

Le père, retombé dans son anéantissement, et toujours silencieux, agissait automatiquement ; la mère toujours droite, pâle, impassible en apparence, bien qu'elle fut percée au cœur, ne voulait pas s'avouer que tout était fini.

Au bouchon, on substitua un morceau de bois blanc ; le père était chargé de le maintenir, à droite entre les mâchoires : la mère tenait dans ses mains celles de l'enfant ; le petit Paul enfonçait convulsivement ses dents pointues presque dans le bouchon.

Cela n'arrêta pas le médecin ; tenant l'écouvillon de la main droite, il introduisit résolument l'index gauche tout en procédant avec douceur mais ces chatouillements au fond de la gorge sont insurmontables.

— Prenez garde, monsieur, prenez garde ! s'écria la mère en voyant tout à coup le morceau de bois dévier, et comprenant cette fois le danger couru.

Ce n'est pas le moment d'hésiter ; le docteur continue son exploration et parvient à introduire l'écouvillon à plusieurs reprises.

Quand il retira son doigt d'entre les mâchoires, il y avait du sang et les dents y étaient marquées.

Le linge était déchiré, il le déplaça tranquillement, demanda de l'eau, lava la plaie et la cautérisa avec le nitrate d'argent.

Il lui revint alors ce que le médecin consultant lui avait dit de la mort de

son ami, la jeune femme et la barcelonnette blanche lui apparurent comme derrière un crêpe. Ce fut tout, personne ne s'aperçut de ce nuage.

Il revint vers le petit Paul, et ne voyant aucune amélioration, il engagea la mère à sortir.

Elle était à bout, elle ne pouvait plus se contenir ; dès qu'elle fut descendue on l'entendit éclater en sanglots et pousser des cris déchirants à toute volée.

Le père, lui aussi, pleurait, sanglotait, s'agitait, perdait la tête.

Le docteur était toujours impassible le danger mortel qu'il bravait grandissait sa force d'âme.

— Voyons, dit-il à M. L..., maîtrisez votre émotion, j'ai encore besoin de vous pour une dernière tentative.

Les cris de Mme L... reboulaient d'intensité, en même temps quelqu'un montait précipitamment. C'était la mère de Mme L... — Monsieur le docteur, je vous en supplie, venez vite, elle va se faire du mal, elle se frappe la tête contre les meubles, disait la pauvre femme, avec des traits bouleversés et ses petits yeux bleus pleins de larmes.

Le Docteur descendit.

Debout, renversée en arrière sur sa mère qui cherchait à la maintenir, les bras raidis en avant, les mains crispées l'une sur l'autre, la figure baignée de larmes, le corps secoué par des sanglots et des soubresauts nerveux Mme L... était déchirante à voir.

Une violente crise de désespoir pouvait tout faire craindre, le docteur s'arma de fermeté pour la conjurer.

— Mais madame, lui disait-il, songez à ceux qui vous entourent, songez à votre enfant, il n'est pas mort, il vous attend...

— Il est perdu... perdu ! s'écria-t-elle hors d'elle-même, folle de douleur.

— Madame je vous en conjure, reprenait le docteur, que votre enfant ne vous entende pas, il y a encore quelque chose à faire.

Elle le regarda avec des yeux égarés et comme si elle voulait le repousser et l'accabler d'injures.

C'était le moment critique, il fallait que l'un des deux fût vaincu.

Lui riva ses yeux impassibles sur ces yeux agités avec une expression d'implacable fermeté, et enfin la pauvre femme baissa les paupières.

— Mais monsieur, je vous en supplie, conjurait-elle, laissez-moi vous assister à ce que vous allez faire, laissez-moi vous aider.

— Non Madame. Tenez-vous tranquille et restez là, vous ne pourriez être qu'un embarras, fit-il avec autorité, et le docteur sortit de cette pièce en donnant un tour de clé en dehors.

M. L..., avait rentré ses larmes et était redevenu un instrument docile.

— Allons, lui dit le docteur, nous allons faire la dernière tentative, et désobéissant à la consultation, il alla vers la cheminée prendre la canule d'argent et chercha dans sa trousse les autres instruments nécessaires à la trachéotomie.

— Je tiendrai la tête, dit le père, mais il faudrait quelqu'un pour les mains ajouta-t-il, et il descendit chercher un aide.

Pendant ce temps le docteur resté seul avec l'enfant le regardait longuement, tout en faisant ses préparatifs. Le pauvre petit moribond était de plus en plus pâle, sa respiration de plus en plus faible. En le contemplant le docteur avait la gorge serrée par l'émotion et pouvait à grande peine se contenir.

Quand le père rentra, le docteur reprit son visage impassible.

On plaça une rallonge de table sous le premier matelas afin que le corps de l'enfant reposât sur un plan résistant, et derrière le cou on arrangea un gros sac en cylindre pour renverser la tête en arrière et faire saillir le larynx.

Le docteur voulait opérer en un seul temps, comme il l'avait vu faire à M. St G., à l'hôpital des enfants, au lieu de disséquer couche par couche ce qui prend beaucoup de temps et occasionne de gênantes hémorrhagies.

L'aide amené était le jeune garçon lugubre. Il entra sans quitter son chapeau en entonnoir, et sans rien dire il regardait l'agonie du petit Paul.

Il faisait au médecin l'effet d'un porte malheur, mais il n'y avait pas à choisir.

— Prends les mains lui dit-il : Il prit les mains du petit patient, tandis que le père prenait la tête. Mais il ne savait pas s'effacer.

— Mets toi à genoux, ordonna le docteur.

Il s'agenouillait sur la descente de lit.

— Ote ton chapeau. Baisse la tête. Il ota son chapeau et baissa le front contre le bord du lit.

Un bistouri tout ouvert dans les dents, le docteur attira le larynx en avant en le crochétant avec ses doigts, puis le maintenant de la main gauche, de la main droite il fit une profonde incision. L'air pénétra avec un léger bruit.

A peine si l'enfant avait fait un mouvement.

Le médecin fit maintenir la plaie béante au moyen de deux écarteurs puis il plaça la canule. Tout cela se faisait rapidement et en quelque sorte mathématiquement.

— Il est sauvé... il est sauvé... s'écria tout à coup le père comme subitement devenu fou.

Le médecin le regarda silencieusement, il mit la main devant le tube d'argent, la circulation de l'air y était très faible.

Il essaya de déboucher les voies avec l'écouvillon introduit par la canule, mais cela ne changea rien.

Allons, il était écrit qu'il lui faudrait aller jusqu'au bout, il se trouvait entraîné par la fatalité de la situation, il ne lui restait plus qu'à coller ses lèvres à l'orifice du tube et à aspirer les fausses membranes.

Il regarda le père... certes le père aurait pratiqué l'aspiration, mais s'il était mort avec l'enfant, on aurait dit que le médecin l'avait tué inutilement. Et puis d'ailleurs, si l'empoisonnement était mortel, est-ce qu'il ne viendrait pas par la morsure ?

Le docteur, sans rien dire, se pencha sur le tube d'argent, le serra dans ses lèvres, aspira fortement, puis cracha, puis aspira encore.....

Cette fois, l'air circulait dans la canule, les lèvres de l'enfant reprenaient presque leur couleur normale.

Le médecin se gargarisa avec du vinaigre, ensuite expliqua minutieusement les précautions qu'il y avait à prendre et se retira pour aller voir d'autres malades, disant qu'il reviendrait.

Hélas ! le mieux n'avait été que passager, le petit Paul expirait au bout de quelques heures.

Lorsqu'on prévint le médecin de cette mort, il eut un frisson secret qui le pénétra jusqu'aux moelles.

Ainsi son dévouement téméraire avait été inutile.

Il ne voulait pas s'avouer qu'il était lui aussi en danger de mort, il continua de faire ses visites ; du reste il ne souffrait nullement ; pas de fièvre, à peine un malaise vague.

Le soir, il se coucha de bonne heure et parvint à s'endormir, mais vers minuit, comme nous l'avons rapporté au commencement, il se réveilla en prise à de terribles cauchemars.

Il rêvait entre autres choses qu'il se débattait contre un petit cadavre qui venait lui appliquer ses lèvres empoisonnées sur les lèvres.

Il ne parvint à s'endormir qu'après avoir pris un peu de morphine.

Dans la journée, il prit un vomitif et se cautérisa la gorge aussi profondément qu'il fût possible. Néanmoins, sa femme effrayée envoya chercher le médecin d'une localité voisine, il était en course, elle envoya une dépêche pour en faire venir un de Paris.

Vers le soir ils arrivèrent tous les deux presque en même temps, ils firent ce qu'il y avait à faire, mais ils ne dissimulèrent pas que la situation était très-grave par suite des fatigues occasionnées par les visites. En vain le confrère du voisinage passa la nuit auprès du malade ; le mal faisait de tels progrès, que le lendemain il était mourant.

Jusqu'au dernier moment, il fut lucide ; ce qui assombrait l'heure suprême, ce fut surtout cette idée poignante qu'il laissait sa jeune femme dans l'indigence et dans moins de deux mois chargée d'un petit enfant.

Il se refusa la consolation de l'embrasser, car il le lui avait défendu héroïquement, comme Clauzel de Boyer à sa mère, par terreur de la contagion.

Il s'éteignit le cinquième jour après la mort du petit Paul, à peine âgé de trente et un ans.

DR PIERRE REY.

VARIETES.

*** Deux amoureux ont été retrouvés dans le fleuve, dans un état avancé de décomposition.

Ils s'étaient jetés à l'eau après s'être liés par les bras.

— Ah ! bien, non ! a dit Calino sans le faire exprès, jamais je ne m'attacherais comme cela après une femme.

*** Entre Marseillais :

— Notre maison de commerce est tellement considérable qu'il a fallu démolir trois cloisons pour ouvrir le grand livre.

— Té ! chez nous, pour que le teneur de livres pût passer du droit à l'avoir il a fallu lui faire un chemin de fer, à cet homme.

*** Dans une instance en séparation, le président interroge les deux adversaires :

— Voyons, madame, dit le président, lorsque votre mari vous a épousée, il vous aimait.

— Oh ! oui, monsieur, et je vous assure que son cœur battait fort.

— Et maintenant ?

— Maintenant, c'est sa cance.

*** Une laitière de Paris a commis "un mot" qui révèle bien tous les mystères de son commerce. Elle apportait un matin sa ration de lait accoutumée à une cuisinière, qui demeura stupéfaite en voyant qu'on ne lui avait servi que de l'eau : "Dites donc, laitière, mais c'est de l'eau claire que vous me donnez-là !..." La

laitière se penche pour vérifier le fait et s'écrie avec une brusque naïveté : "Oh ! sapristi ! On a oublié d'y mettre le lait !"

*** A l'auberge, dans une ville d'eaux.

Un voyageur, sur le point de partir, paie au garçon un savon que celui-ci lui a fourni.

— C'est deux francs, dit le garçon.

— Comment ! vous n'avez pas honte de vendre deux francs des savons qui ne vous coûtent pas quatre sous ?

— Sans doute, monsieur, c'est un peu cher, c'est que souvent le savon ne me reste pas.

Eh bien ?

— Oui, monsieur, il y a des gens indécents qui, parce qu'ils l'ont payé, l'emportent.

*** On discute de plus en plus, ainsi que le constate le *Charivari*, sur la crémation, dont l'usage commence à se répandre un peu partout.

Le qualificatif *feu*, appliqué aux défunts, était prédestiné.

Mais il y a infiniment mieux que cela.

Voici qu'en Italie, un docteur, nommé Corni, a trouvé le moyen de pétrifier les corps.

Autant d'ascendants, autant de statues dans les familles, pour la génération future.

Voyez-vous un mari, comme on en voit quelques-uns en cour d'assises, interrogé sur les motifs qui l'ont poussé à tuer sa femme :

— Par amour, mon président ; j'avais un culte pour la beauté de ses formes, et comme l'âge menaçait d'altérer la pureté de ses lignes, j'ai voulu la pétrifier assez tôt pour la garder intacte.

Si le jury a quelque sentiment artistique, ce mari sera certainement acquitté.

*** Une charge recommandée par le *Charivari* aux amateurs.

Vous dites à quelqu'un avec qui vous vous promenez :

— Je parie donner un coup de poing sur le chapeau de ce monsieur qui marche devant nous.

— Allons donc !

— Vingt francs.

— Ça y est.

Vous arrivez derrière le monsieur, et vlan ! vous lui entrez le chapeau jusqu'aux yeux.

Colère, jurons, et cætera.

Pendant qu'il se débat furibond pour émerger de son couvre-chef, vous vous êtes prestement enfoncé le vôtre jusqu'au col.

Et vous vous débattez aussi.

Lorsque le monsieur repart, cramoi, et va vous chercher querelle, vous gémissiez :

— Quel peut être le polisson qui s'est permis de nous... ?

Le monsieur vous prend pour un compagnon de mystification, gronde avec vous... et vous vous séparez les meilleurs amis du monde, ayant gagné vos vingt francs.

*** Extraits du petit dictionnaire de la vie pratique :

BOUTEILLE.—On appelle ça une mesure de capacité.

D'incapacité plutôt, à voir le nombre toujours croissant des malheureux que l'ivrognerie abrute.

La bouteille se range. Ceux qui la cultivent se dérangent.

De ce petit récipient il sort tour à tour du rire et des larmes, de la gaieté et de la fureur, de l'espérance et du désespoir, de l'enthousiasme et de

l'hébétément, de l'héroïsme et de la lâcheté.

Tout dépend de la chose. A chacun de se jauger. Je n'ai pas de conseils à donner là-dessus.

D'abord, parce qu'ils ne seraient pas suivis.

Autrefois, les tessons de bouteilles servaient à préserver les murs contre l'escalade de ceux que souvent la boisson avait menés au vol.

C'était une variante de la lance d'Achille—tombée maintenant en désuétude.

BOUTONS.—Il y en a de plusieurs sortes.

En diamant, ils se portent aux oreilles.

Inflammatoires, ils se portent sur le nez et sur diverses parties du corps.

Autant il est difficile de se procurer les premiers, autant il est difficile de se débarrasser des seconds.

Il y a aussi les boutons d'habit et les boutons de bottines.

On a remarqué que, lorsque l'un d'eux vient à sauter, tous les autres l'imitent.

D'où l'expression : *Boutons de Panurge*.

*** Le globe terrestre doit se trouver assez vivement agacé, dit le *Charivari*, pour peu qu'il ait la croûte sensible.

Jadis on se contentait de bâtir dessus.

Maintenant, c'est dans les dessous qu'on le travaille.

Après le tunnel du Mont Cenis le tunnel du Saint-Gothard, puis celui du Simplon.

Là où il y a de la terre, on vend de l'eau.

Là où il y a de l'eau, on vend la terre.

On a fait le canal de Suez. On va creuser le canal de Panama. Un de ces quatre matins le Sahara deviendrait un océan.

Par contre, on ne veut plus passer la Manche en bateau.

C'est le vieux jeu.

Et l'on y arrivera. Vous allez voir ça.

Et même, pour cette fantastique retouche de l'œuvre du Créateur, il y a deux Gondinet pour un.

Le premier a déjà commencé de pratiquer un chemin par-dessous. Du côté de la France, la perforation sous-marine a atteint une longueur de mille huit cents mètres. Les Anglais ne sont encore qu'à mille mètres.—Toujours moins entreprenant, les entrepreneurs de la perfide Albion, quand il s'agit de la dépense !

Le second est tout prêt à faire concurrence à la voie souterraine en construisant un pont.

Mon Dieu, oui : un simple petit pont de trente kilomètres.

Au milieu du pont, comme au milieu du tunnel, à égale distance des deux rives, la frontière : une guérite pour la sentinelle française et une guérite pour la sentinelle anglaise. Vous voyez ça d'ici.

En cas de guerre entre les deux nations, la stratégie simultanée des combattants est facile à deviner.

Trains dessus, trains dessous. Rencontre en haut, rencontre en bas.

Les deux convois anglais et les deux convois français s'escrabbouilleront. Les survivants se compteront, et les plus nombreux de l'un ou de l'autre pays se proclameront vainqueurs.

Ce sera une partie comme une autre.

*** Le vaudeville est partout, dit

Pierre Véron.

L'honorable M. Cochery se doute-t-il que son administration est sous ce rapport, une pépinière des plus productives ?

Je parle de l'administration des télégraphes. Et à l'appui de mon dire je vais vous conter, avec votre permission, une petite anecdote, parfaitement authentique, et qui date d'avant-hier.

Avant-hier donc, un de mes confrères, homme d'esprit, qui tient une place importante dans l'administration d'un grand journal parisien, et qui est en même temps romancier et auteur dramatique, reçoit une dépêche.

Quand je dis qu'il la reçoit je ne suis pas parfaitement exact.

C'est sa femme qui l'ouvre en son absence.

Stupéfaction et émoi. La dépêche était ainsi conçue.

— Venez. J'ai besoin de vous parler tout de suite.

"CLÉMENCE."

— Clémence !... Un télégramme féminin qui demandait une entrevue immédiate...

Il n'en faut pas davantage pour faire travailler un cerveau tant soit peu enclin à la jalousie.

Ainsi il advint.

Lorsque rentra notre confrère, une main frémissante lui tendit un papier bleu d'azur.

— Lisez !

Notre confrère lut.

— Eh bien ?

— Eh bien, je n'y comprends rien.

— C'est toujours ce que l'on dit en pareil cas.

— En vérité je ne sais pas de quoi il s'agit. Je ne connais aucune Clémence à l'exception de la *Clémence d'Auguste*, dont Corneille a fait une tragédie.

— Trêve de plaisanterie. Tout ceci n'est que trop cruellement sérieux.

— Mais encore une fois...

— Oh ! c'est indigne ! Venir ainsi troubler un foyer paisible... Cette Clémence ?

J'abrège.

Les dénégations persistaient. Les soupçons redoublaient.

Impossible d'en sortir, lorsqu'une dépêche arriva.

Celle-ci disait :

"Vous ai attendu inutilement. Pourquoi ?"

Cette fois c'était signé : CLÉMENCEAU.

M. Clémenceau, le député connu, est en effet l'ami de notre confrère.

C'est lui qui, ayant besoin de le voir, lui avait envoyé le premier télégramme. Un employé distrait avait mal lu, et à *Clémenceau* substitué le fatal *Clémence* qui faillit allumer une guerre conjugale.

Encore une fois, l'aventure est absolument historique. C'est pourquoi je la raconte, pourquoi aussi je supplie M. Cochery de recommander à son personnel de ne pas prendre ainsi le Pirée pour un homme, ou un homme politique pour une dame aimable. Il y va de la tranquillité de tous les ménages.

*** Xavier Aubryet, on le sait, était plus qu'enclin à la misanthropie :

"J'en ai longtemps cherchée après Labryère, disait-il un jour, cette petite ville d'où l'on a banni les caquets, les mensonges et les médisances, et je l'ai enfin trouvée."

"C'est le Père-Lachaise !"